

tourne : quelques fous risquaient autrefois cette périlleuse promenade, bonne pour des couvreurs de profession.

Monté sur le faite, nous n'aspirions plus qu'à descendre, comme dit le vers de Corneille, et, traversant les lises, moitié à sec, moitié dans l'eau jusqu'à la cheville, tantôt porté à dos d'homme, quand l'eau devenait trop profonde, tantôt en cabriolet, nous arrivâmes à la pointe de Roche-Toriñ, où nous attendait notre voiture, un peu las, mais très-content de notre journée.

COURSE DE TAUREAUX

A SAINT-ESPRIT

I

Ceux qui nous font l'honneur d'une visite auront sans doute remarqué au mur de l'antichambre de notre humble logis un bucrâne aux immenses cornes colorées d'une teinte rougeâtre et placé au-dessous d'une lithographie enluminée représentant le cirque de Madrid. Une cocarde de satin, présent de Cucharès, enjolivée de roses et de paillon d'argent, d'où pendent de longs rubans verts, une divisa violette arrachée en notre honneur par Cayetano Sanz aux courses de Bilbao, un éventail rapporté de Malaga et orné du portrait de Montès, complètent cette espèce de trophée tauromachique, auquel vient de s'ajouter récemment une photographie de torero saluant d'une main avec sa montera, et tenant de l'autre la muleta et l'épée.

Les cornes nous ont été envoyées de Séville : ce sont celles d'un taureau nommé Gaudul, tué le 17 mai de cette année par Manoel Dominguez, une épée dont la réputation commence à se répandre en Espagne, et qui sera bientôt aussi célèbre dans l'ancien monde que dans le nouveau, d'où il arrive. La photographie est son portrait.

Nous avons connu toutes les célébrités du cirque espagnol depuis 1840, le grand Montès, Paquiro, comme l'appellent familièrement les Andalous, les Chiclanero, Cucharès, el Salamanquino, Labi, el Barbero, Cayetano Sanz, el Tato; mais nous n'avions jamais vu Dominguez, et, en apprenant qu'il allait figurer aux courses de taureaux de Saint-Esprit, il nous a été impossible de résister à la tentation de prendre la route de Bayonne.

Le temps ni l'espace n'existent plus aujourd'hui, grâce aux chemins de fer; aussi, deux jours après, étions-nous installé sur le toril même, dans le cirque de bois élevé à Saint-Esprit, de l'autre côté de l'Adour, en face de Bayonne.

Une course de taureaux est une solennité qui met en rumeur une ville méridionale. Tout, ce jour-là, a un air de fête; une animation insolite agite les rues, ordinairement si paisibles. Les voitures de toute forme

sont mises en réquisition : des calèches centenaires, des berlingots antédiluviens oubliés sous leurs remises poudreuses, voient le jour étonné, pour cette fois seulement; les omnibus, chargés de monde, courent au galop et multiplient leurs voyages. Dès midi, quoique la course ne commence qu'à trois heures, la haie des curieux est formée.

Ceux qui n'ont pu trouver place regardent passer les privilégiés; c'est déjà un spectacle. Quelques Espagnoles d'une beauté étrange et splendide, drapées de la mantille nationale, manégeant l'éventail, lançant sur la foule les rapides éclairs de leurs yeux noirs, s'étalent en calèche découverte et soutiennent avantageusement la lutte contre les élégantes Françaises qu'emportent les coupés et les landaus : sur les bords de la chaussée il y a aussi de jolies Basquaises coiffées d'un mouchoir roulé en forme de taktikos et que le crayon de l'artiste ne dédaignerait pas.

Un mouvement d'ondulation se produit dans la cohue; des pieds de chevaux résonnent sur le pavé, des paillettes scintillent dans un rayon : ce sont les picadores qui se rendent à la place armés déjà de leur longue lance; puis arrive grand train une voiture chargée de la cuadrilla, dont les riches costumes reluisent

comme des ventres de poisson au soleil. C'est un four-millement indistinct d'argent et d'or au milieu duquel l'œil ébloui démêle vaguement des visages mâles et basanés. Ces acteurs ne mettent pour fard que du sang. Le cortège est fermé par trois vigoureuses mules noires dont la tête disparaît sous des multitudes de houppes versicolores et qui secouent des grappes de grelots; trois ou quatre muchachos pendus aux mors peuvent à peine les contenir : c'est l'attelage destiné à enlever de la place les taureaux et les chevaux tués.

Hâtons le pas, pour avoir le temps de vous décrire le cirque avant que la course commence.

La *plaza de toros* de Saint-Esprit n'a rien de monumental : c'est une construction en poutres et en planches qu'on a revêtue d'étoffes pour en dissimuler la nudité. Tels sont les cirques des petites villes d'Espagne.

L'arène proprement dite est circulaire ; une barrière en planches, haute de cinq pieds environ, l'entoure. Cette barrière s'appelle en espagnol *las tablas* ou *el olivo*. Un rebord saillant en charpente, à deux pieds et demi de terre, que sa couleur blanche fait distinguer aisément du fond rouge des planches, règne intérieure-

ment tout à l'entour : c'est l'étrier (*el estribo*) ; les toreros poursuivis trop vivement par la bête posent le pied sur ce rebord pour franchir la barrière et sauter dans le couloir qui sépare du public le terrain des courses ; — l'autre paroi du couloir est formée par une forte cloison haute de huit pieds, garnie de barres de fer scellées de distance en distance, et soutenant une corde transversale où s'appuient les spectateurs du premier rang. A partir de là, les gradins s'élèvent circulairement sur une pente assez inclinée pour permettre de voir l'arène de toutes les places ; les loges, dessinées par les poteaux soutenant le toit des places couvertes, sont pratiquées derrière ces gradins qu'elles dominent.

Quatre portes s'ouvrent dans la circonférence de la place ; par l'une, s'élancent les taureaux ; par l'autre, débouche la cuadrilla : par la troisième, sortent les chevaux de remonte ; par la quatrième, on entraîne les victimes.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de ces détails ; on a tant de fois raconté les courses de taureaux, que c'est presque aujourd'hui tomber dans le lieu commun que d'en parler ; mais peut-être cette courte description ne sera-t-elle pas inutile ; elle ravivera les souvenirs de ceux qui ont assisté à des courses, et fera plus

aisément comprendre le récit des divers incidents du combat à ceux qui n'en ont point vu.

La place regorge de monde. Les aficionados (amateurs) font un joyeux vacarme au moyen de trompes, de cornets, de sifflets, de crécelles; un ouragan de bruit plane au-dessus de l'arène, que dore un rayon de soleil inespéré, car il avait plu la veille, et le ciel est du bleu le plus pur. En attendant l'ouverture de la course, placé comme nous l'avons dit plus haut, sur le toril, nous regardons, dans la cour palissadée qui les renferme, les acteurs à cornes de la représentation. Ils ont assez bonne mine. Deux ou trois poutres, formant pont au-dessus d'eux, permettent aux vaqueros de les surveiller et de les pousser vers les loges du toril. Dans la plate-forme que nous occupons, et dont le bord est garni de fauteuils, sont coupées trois trappes qu'on lève pour irriter le taureau, lui planter sur le garrot la devise de sa ganaderia, et le déterminer à s'élancer vers la place. On nous recommande de ne pas reculer trop notre siège, sous peine de tomber sur les cornes de la bête dans sa logette obscure : recommandation inutile, assurément, car les coups furieux qu'elle donnait contre les cloisons et qui ébranlaient la charpente nous ôtaient toute envie de nous trouver en tête-à-tête avec elle. Nous exami-

nons aussi les physionomies farouches des vaqueros, presque aussi sauvages que les dangereux troupeaux qu'ils conduisent.

Ces hommes ont la tête serrée par un mouchoir roulé en corde; un gilet de drap bleu, des culottes de velours verdâtre écrasé et miroité à tous les plis, une large ceinture rouge enveloppant les hanches, des bas de laine coupés à la cheville et des alpargatas composent leur costume. Les traits de leur figure, brunie par cent couches de hâle, semblent sculptés dans l'acajou. Les soleils de l'Amérique ne doivent pas brûler davantage les chasseurs des pampas.

La musique sonne une marche : tous les regards se fixent sur l'arène ; l'alguacil, tout de noir vêtu, va demander la permission de présenter la quadrille qui défile sur la place, et salue la loge impériale en fléchissant le genou. Picadores, chulos, banderilleros, espadas, se dispersent et vont chacun à son poste ; les trois picadores s'espacent à la gauche du toril, s'affermissent sur leurs arçons, et mettent leur lance en arrêt ; les chulos et les banderilleros papillonnent, faisant briller leurs capes roses, vertes ou bleues ; l'épée se tient à quelque distance de la barrière pour diriger la lutte, qu'il doit seul terminer.

Nous saisissons cet instant d'inaction pour regarder tout à notre aise Dominguez, avec les traits duquel nous étions déjà familiarisé par sa photographie : c'est un homme de trente-cinq ans environ, de haute stature, d'apparence vigoureuse; d'épais favoris noirs, partant des coins de la bouche, encadrent sa figure empreinte d'une expression de courage inébranlable. Il porte un superbe costume bleu, si chargé de broderies d'or, de passequilles et de franfreluches étincelantes, qu'on a peine à en distinguer l'étoffe.

A première vue, il nous semble un peu trop herculéen pour une épée; mais il pratique, dit-on, à la rigueur ce précepte du grand Romero : « En face de l'animal, le torero doit mettre sa confiance, non dans ses jambes, mais dans ses mains; il doit clouer ses pieds au sol, et, lorsque le taureau arrive directement sur lui, le tuer ou succomber. »

La clef du toril, ornée d'une touffe de rubans, est jetée à l'alguacil, qui la remet au belluaire et se sauve de toute la vitesse de sa monture. Aussitôt le battant de la porte se renverse, et le premier taureau se précipite en bondissant dans l'arène.

Manteo, tel est le nom de l'animal, a d'abord vagué au milieu de la place, étonné du bruit et de la lumière;

mais les chulos, en agitant leurs capes, l'ont amené du côté des picadores, qu'il n'apercevait pas ou qu'il craignait; trois fois il a fondu sur les chevaux; mais le bras de fer des picadores et la pointe des varas l'ont maintenu. Ne se souciant plus de ces attaques inutiles, il s'est remis à poursuivre les chulos qui l'agaçaient de leurs mantes brillantes; puis la trompette a sonné.

Le drame du taureau a invariablement trois actes, comme les comédies de cape et d'épée : les piques, les banderilles et le glaive, qui forment l'exposition, le nœud, le dénouement. — C'était le second acte; quatre paires de banderilles furent très-prestement posées à l'animal, dont les hameçons qui arment ces sortes de flèches enjolivées de découpures en papier de couleur, parvinrent enfin à exciter la colère; le clairon fit entendre une fanfare, et Dominguez, après le salut d'usage, s'avança vers son adversaire cornu, l'épée d'une main et la muleta de l'autre. La muleta est un morceau d'étoffe rouge qui pend à un bâton tenu transversalement, seul bouclier de l'homme attaquant en veste de satin, en culotte et en bas de soie, une bête formidable et furieuse. Au bout de quelques passes faites avec beaucoup de grâce et d'adresse, Dominguez se piéta, laissa fondre le taureau sur lui et le mit à mort d'un *mete y saca* admi-

rablement porté et digne de l'illustre Montès de Chiclana lui-même. — L'estocade à *mete y saca* est un coup d'épée raccourci qui consiste à ramener le fer immédiatement après l'avoir enfoncé à demi entre les épaules du taureau; — ce coup est si rapide, qu'à peine l'œil a le temps de le saisir; on douterait qu'il eût été porté si le taureau, après avoir vacillé quelques instants sur ses jambes, ne roulait, les quatre sabots en l'air.

Les mules, excitées à grands coups de bâton, entraînent le taureau hors du cirque. La fanfare résonne une autre fois, et le second taureau, nommé *Suavo*, fait son entrée. Le nom de *Suavo* pouvait être une antiphrase; mais l'animal qui le portait justifiait cette douce appellation; il renonça tout de suite à charger les picadores, et, pour l'exciter, on fut obligé de lui planter des banderilles d'artifice, dont les détonations finirent par l'exaspérer et le mettre en état de se présenter à la mort. El Panadero, la seconde épée, le tua d'un bon vuelapies. Cette estocade s'emploie avec les taureaux alourdis et qui ne foncent pas franchement sur l'homme: le torero leur fait baisser le muffle avec la muleta, et plante l'épée lorsqu'ils ont la tête basse.

Biscaino, le troisième taureau, était d'un caractère plus décidé: il reçut des picadores cinq coups de lance;

des banderilleros trois paires de banderilles, dont une s'est détachée; il sauta par-dessus la barrière et fut tué par Dominguez d'une fausse et d'une seconde estocade *tendida*.

Quatre coups de pique, quatre paires de banderilles, une fausse estocade et un *descabellado* donné par la seconde épée ont eu raison de *Numantino*, un taureau assez faible; *descabellar* un taureau, c'est, en termes de l'art, lui enfoncer la pointe du fer entre les deux cornes, juste dans la partie vitale du cerveau; ce coup, lorsqu'il est bien réussi, détermine une mort instantanée.

Quant à *Malos-Ayres*, le cinquième taureau, il fondit assez bravement sur les picadores à sept reprises différentes, et reçut deux paires de banderilles. Il se présentait mal, et Dominguez le tua difficilement de cinq coups de vuelapies.

Le héros de la course a été *el Almirante*, grand et beau taureau d'une vigueur remarquable, qui se précipita neuf fois sur les picadores, blessa plusieurs chevaux, secoua avec rage ses quatre paires de banderilles, et mourut noblement d'une estocade en os et de deux vuelapies, portés par el Panadero. Ce courageux animal eût figuré avec honneur dans les places de Madrid et de Séville.

A ce compte rendu technique de la première course, ajoutez l'effet pittoresque des costumes si lestes et si pimpants des chulos et des banderilleros, la richesse massive des picadores, dont les vestes sont presque des cuirasses d'argent et d'or, la variété des groupes, les rayons de lumière, l'animation tumultueuse du public, l'éclat des toilettes espagnoles et françaises, et vous aurez un spectacle d'une originalité extrême, que les amateurs de la couleur locale étaient obligés jusqu'ici d'aller chercher en Espagne.

Quelques chevaux furent blessés, mais aucun ne resta sur la place. Les picadores, pour ménager les susceptibilités d'un public en partie novice, tenaient la lance longue malgré les cris : *Mas corta la vara*, poussés par les aficionados exaltés. Un chulo poursuivi fit une chute; mais, en rampant à la manière d'un Indien, il se mit bientôt hors de portée du taureau et échappa au coup de corne qui le menaçait.

La seconde course a eu lieu le lendemain. Nous passerons légèrement sur les exploits de *Borracho* et de *Gavilan*, qui se comportèrent pourtant assez bien, pour arriver tout de suite à *Capitan*, un taureau borgne très-farouche et très-dangereux, piqué à dix reprises, et qui avait conservé toute sa vigueur après tant d'at-

taques. Les toreros se tenaient sur leurs gardes, redoutant quelque accident, et Dominguez avait déjà porté à la terrible bête une estocade de *vuela-pies*, lorsqu'un coup de corne aussi rapide que la foudre le souleva de terre, et, pénétrant sa culotte de soie à la hauteur de l'aîne, le tint suspendu quelques secondes longues comme des siècles. Chulos, banderillos, se précipitèrent sur le taureau, le tirèrent par la queue, le saisirent par la corne restée libre, au risque de se faire embrocher, et délivrèrent leur chef de cette situation horrible. — Une angoisse affreuse opprimait toutes les poitrines; mais l'homme qu'on croyait mort se releva avec un mouvement d'une fierté superbe, reprit son épée, et, en dépit des spectateurs, qui lui criaient de toutes parts de se retirer, marcha intrépidement contre le monstre, qu'il tua, après quelques passes, d'un magnifique coup d'épée : l'homme s'était vengé de la bête; la force morale l'avait emporté sur la force brutale; l'âme avait vaincu la matière! La tête basanée et pâle de Dominguez en ce moment suprême resplendissait d'une beauté héroïque : la volonté, le courage, l'orgueil, le stoïcisme y brillaient d'un éclat sublime. Lorsque la bête eut roulé à ses pieds comme reconnaissant la supériorité humaine, Dominguez se retira à pas

lents, car la blessure de sa cuisse devait commencer à le faire souffrir, se drapant de sa muleta comme un empereur romain de sa pourpre, avec un air de majesté incomparable, au milieu des acclamations et des applaudissements frénétiques des spectateurs enthousiasmés.

Après une telle émotion, le reste de la course devient nécessairement bien pâle; *Tambor*, *Trabuco*, *Alvoso* furent dépêchés avec plus ou moins de bonheur par el Panedero, la seconde épée, et tout le monde en se retirant exaltait la bravoure de Dominguez, et s'informait des suites de sa blessure, qui n'a rien de dangereux, à ce qu'affirment les médecins.

Leurs Majestés Impériales honoraient les deux courses de leur présence.

II

Quand on est à Bayonne et que l'on voit se découper à l'horizon la crête bleuâtre des Pyrénées, on se dit : « L'Espagne est là derrière; en quelques tours de roue, nous y serons! » Et l'on oublie qu'à Paris la tragédie déclame, le drame rugit, le vaudeville chante, et que les premières représentations se succè-

dent. Aussi avons-nous cédé tout de suite à la tentation, ce qui est encore le meilleur moyen de s'en débarrasser, et l'arène avait à peine bu le sang du dernier taureau, qu'une large calèche, attelée de trois chevaux, nous emportait, nous et nos compagnons, sur la route d'Irun.

Nous avons revu en passant l'église d'Urrugne et l'inscription mélancolique de son cadran : *Vulnerant omnes, ultima necat*, qui nous avait inspiré, il y a bien des années déjà, une pièce de vers où la funèbre pensée était commentée à notre façon :

La voiture fit halte à l'église d'Urrugne,
 Nom rauque dont le son à la rime répugne,
 Mais qui n'en est pas moins un village charmant
 Sur un sol montueux, perché bizarrement.
 C'est un bâtiment pauvre, en grosses pierres grises,
 Sans archanges sculptés, sans nervures ni frises,
 Qui n'a pour ornement que le fer de sa croix,
 Une horloge rustique et son cadran de bois,
 Dont les chiffres romains, épongés par la pluie,
 Ont coulé sur le fond que nul pinceau n'essuie.
 Mais sur l'humble cadran regardé par hasard,
 Comme les mots de flamme au mur de Balthasar,
 Comme l'inscription de la porte maudite,
 En caractères noirs une phrase est écrite;
 Quatre mots solennels, quatre mots de latin,
 Où tout homme en passant peut lire son destin :